

sphères

RÉGIONS

1

**PETITES COMMUNAUTÉS, GRANDES HISTOIRES
AUTOMNE 2022**

REPORTAGE
**SAN SEBASTIÁN, TEMPLE
DE LA GASTRONOMIE**

IMMERSION
**VOYAGE DANS LE TOKYO
BASQUE**

ENTRETIEN CROISÉ
**LIZARAZU, HARINORDOUY
ET IRASTORZA**



LES

BASQUES



ÉDITO



Voilà un peu plus de deux ans que nous avons lancé *Sphères*, un magazine trimestriel dont le principe est d'explorer, chaque trimestre, une communauté de passionnés. Les neuf numéros publiés à ce jour abordent successivement les univers des grimpeurs, des tatoués, des navigateurs... Autant de sphères que nous avons creusées pour en tirer l'essence, pour saisir ce qui en forme le cœur battant et le raconter à travers de grandes histoires humaines. Les trésors insoupçonnés de ces mondes clos nous ont donné l'envie d'en découvrir d'autres. Nous avons jusqu'ici circonscrit nos recherches aux passions, nous avons décidé d'en élargir le champ aux identités régionales. Toujours avec la méthode qui nous caractérise : un journalisme long format—composé de portraits, de reportages et d'entretiens—illustré de photographies inattendues. Le tout imprimé en France sur un papier de qualité.

Ce premier numéro de *Sphères Régions* plonge dans le Pays basque, territoire incongru de quelque vingt mille cinq cents kilomètres carrés, à cheval entre deux nations et trois langues : le français, l'espagnol et l'euskara. Cette dernière est peut-être le nerf de la guerre, le plus crucial héritage, ce par quoi l'identité se transmet. Les Basques la protègent si ardemment, en font une promotion si acharnée qu'elle est étudiée jusqu'au Japon. Elle traverse—on le verra—toute leur culture, des danses traditionnelles aux rudes courses de trainières en passant par la gastronomie. Ô, les inconscients qui parlent de *tapas* pour désigner les *pintxos* de San Sebastián ! Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde, disait Camus. Au Pays basque sans doute plus qu'ailleurs.

La rédaction



Les chorégraphes Juan Antonio Urbeltz, quatre-vingt-un ans, et Philippe Oyhamburu, cent un ans, partagent depuis des décennies le même amour pour la danse basque. Ils en ont pourtant des visions opposées. Leur longue et féconde rivalité a apporté à la discipline un renouveau salvateur, mais ne s'est jamais tout à fait estompée. Pour *Sphères Régions*, ils ont accepté de se rencontrer. Texte Maud Cazabet Photographies Lilian Cazabet pour *Sphères Régions*

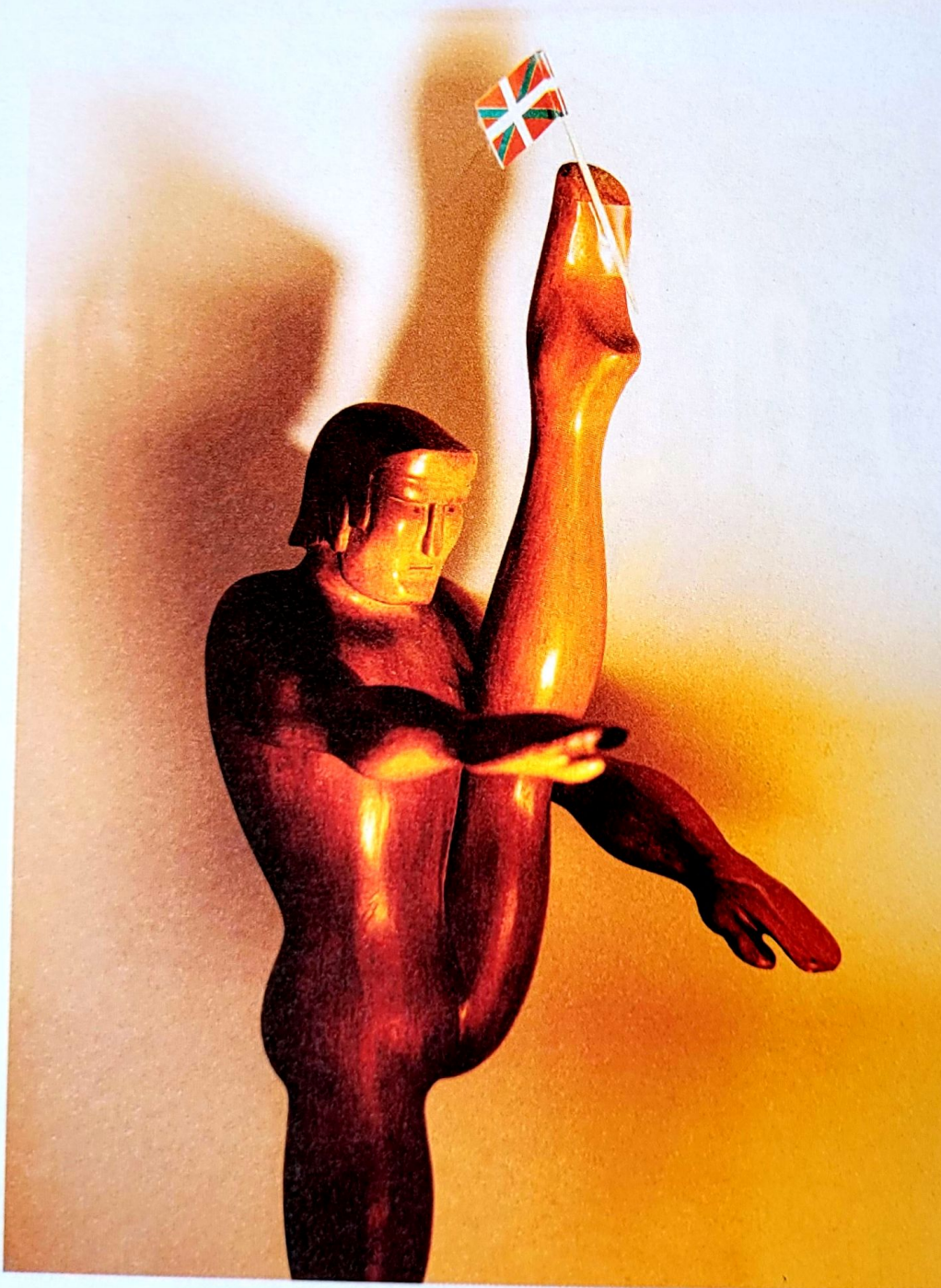
Urbeltz et Oyhamburu

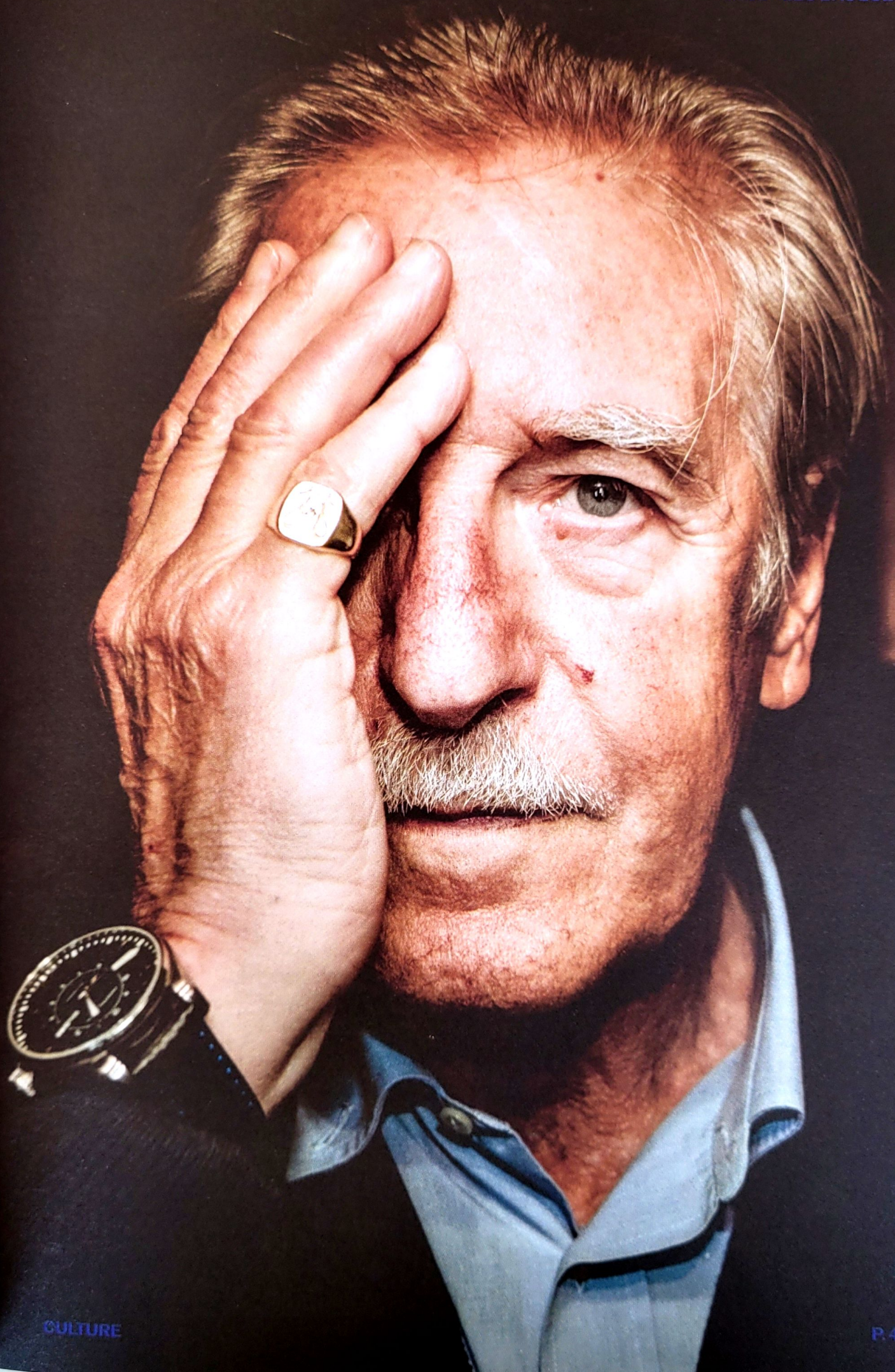
L'ÂGE D'OR
DE LA DANSE BASQUE

Cheveux blancs, moustaches élégamment taillées, pommettes joyeuses, et cette prestance dans le maniement du *makila*, une canne basque traditionnelle cachant une pointe en acier... Lorsque Juan Antonio Urbeltz, quatre-vingt-un ans, passe le seuil de la maison biarrote de Philippe Oyhamburu, cent un ans, on se dit que les deux hommes pourraient être frères. À ceux qui ne sont ni danseurs ni basques, cette paire de noms ne dit probablement rien. Mais les autres, eux, comprennent l'enjeu que revêt la rencontre de ces deux immenses chorégraphes. Car les faux frères sont de vrais rivaux. Leur dissension, vieille de plusieurs décennies, porte sur la seule chose qu'ils ont en partage, le combat de

leurs vies, l'essence de leurs existences : la danse basque. Hélas, ils en ont des visions opposées. Urbeltz est d'abord un chercheur. Oyhamburu, surtout un créateur. Le premier est anthropologue et folkloriste. Il a consacré sa vie à étudier avec rigueur la danse basque comme expression d'un peuple, œuvrant pour que les traditions ne soient ni perdues, ni dénaturées. Ses spectacles sont presque encyclopédiques. Le second défend une approche plus esthétique de cette discipline. Très tôt, il a mêlé danse traditionnelle et danse contemporaine pour mettre au point des ballets audacieux qui puissent faire rayonner la culture basque dans le monde entier. De leurs divergences est née une rivalité. Féconde, heu-

Ci-contre :
Juan Antonio Urbeltz,
quatre-vingt-un ans.





reusement. « À leur époque, chaque chorégraphe voulait mettre la barre plus haut que les autres, ça générait une émulation créatrice dans tout le Pays basque ! », se souvient Claude Iruretagoyena, chorégraphe biarrot et ancien élève d'Urbeltz. Avant d'ajouter, intrigué : « Mais ce que vous vous apprêtez à faire, organiser un échange entre les deux, c'est un événement. Ils ont été adversaires toute leur vie ! »

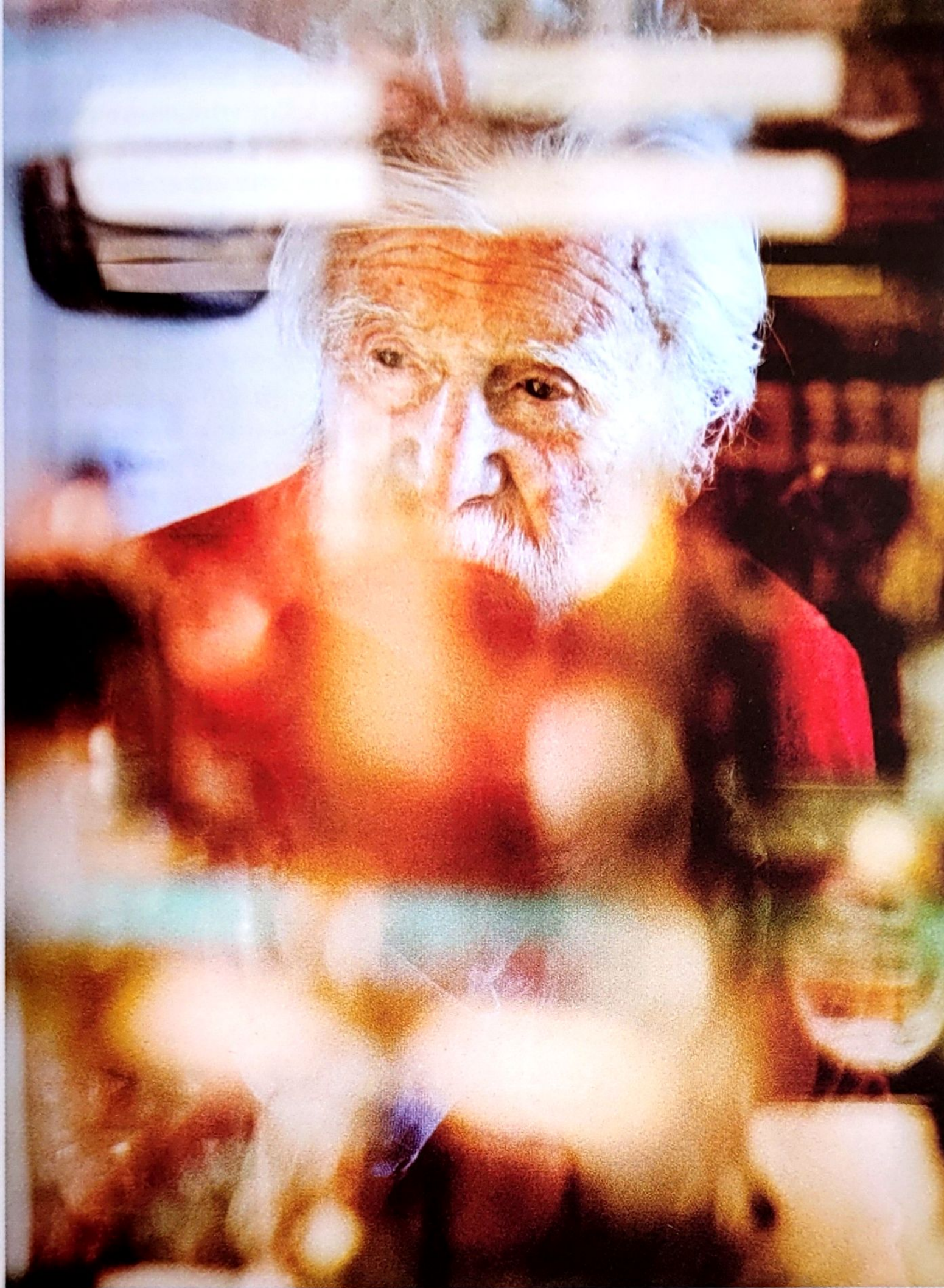
Étonnante entente

C'est pourtant avec un énergique « *Urbeeeltz!* », des salutations enjouées et une franche accolade qu'Oyhamburu accueille chez lui son alter ego. Le centenaire n'a manifestement rien perdu de sa fougue. Bientôt installés devant un café, les rivaux de toujours papotent sous l'œil des ancêtres qui ornent les murs du salon, mêlant aisément basque, espagnol et français. Leur entente étonne. « *Nous n'avons jamais été très amis*, assume Oyhamburu. *Mais, récemment, alors qu'un Aurresku [ndlr : danse dans laquelle les participants forment une chaîne] était organisée à Eibar, nous nous sommes retrouvés à danser main dans la main.* » D'autres témoins se souviennent de cette fameuse *Aurresku*, et du murmure d'effroi qui avait parcouru l'assistance à la vue des deux danseurs côte à côte. Mais tout s'est bien terminé : « *À partir de ce moment, nous avons fait la paix*, reprend Oyhamburu. *Désormais, nous sommes amis. Pour toujours!* » Son voisin approuve et, en bon passeur de mémoire, se lève pour nous montrer comment constituer la chaîne en se tenant les uns les autres. Urbeltz poursuit : « *Nous avons vingt ans d'écart, donc nous nous connaissons de loin. Mais Oyhamburu a été très audacieux. Il est important d'oser.* » Le maître de maison hoche la tête : « *C'est vrai que, très tôt, j'ai intégré des femmes dans des danses habituellement interprétées par des hommes. Ça m'a valu pas mal de critiques!* » Urbeltz embraye : « *C'est intéressant ça, car les femmes ont leur place dans les danses basques, contrairement à ce que certains croient. L'Axuri Beltza [ndlr : Agneau Noir], que ma femme et moi avons fait revivre, était une danse destinée aux filles* », souligne-t-il avant de fredonner une douce mélodie qui accompagne cette danse. L'échange, animé, laisse parfois entrevoir les vestiges d'une concurrence que les années ont tempérée, mais peut-être pas tout à fait effacée. « *À mon tour, maintenant, non?* », ironise ainsi Oyhamburu quand une explication d'Urbeltz sur la musique turque se prolonge.

Autodidactes

Les deux géants de la culture basque se trouvent aussi des points communs. Parmi eux, leur parcours d'autodidactes. Philippe Oyhamburu est né en 1921 dans les Hautes-Pyrénées, mais il a passé les premières années de sa vie en Uruguay. Là-bas, il n'est pas scolarisé et apprend à écrire et dessiner auprès de sa mère, qui lui transmet sa fibre artistique. Épris de liberté, il n'entend pas se faire dicter quoi que ce soit. Alors que sa famille s'installe au Pays basque, on propose au jeune Poupou—son surnom—d'intégrer la troupe de danse basque Olaeta... en tant qu'accordéoniste ! « *À vingt ans, j'avais un peu la flemme d'y aller*, reconnaît le concerné d'une voix chantante, malgré l'âge. *Mais j'ai fini par accepter. J'ai appris une danse, puis deux... et c'est comme ça que je suis devenu danseur, puis metteur en scène. Le hasard a une place très importante dans ma vie. C'est aussi par hasard que je me suis retrouvé chef de chœur.* » Ce n'est qu'adulte, entre Hendaye et Biarritz, qu'il commence à apprendre le basque. « *Notamment avec des réfugiés de la guerre civile espagnole qui avaient traversé les Pyrénées entre 1936 et 1939* », relève Eneko Bidegain, auteur d'une biographie du danseur. Oyhamburu se retrouve rapidement dans l'identité basque et devient un fervent militant nationaliste. Son intérêt pour la politique l'oriente ensuite vers le communisme, puis l'anarchisme. Il détonne dans le paysage culturel de l'époque. Encore aujourd'hui, l'exubérant centenaire assume ses positions anarchistes.

Au moment où Poupou esquisse ses premiers pas de danse, Juan Antonio Urbeltz, de l'autre côté des Pyrénées, réalise ses premiers pas tout court. Né en 1940, sous la dictature de Franco, il grandit à San Sebastián, dans une famille pauvre. « *J'étais un enfant très curieux. À huit ans, je lisais le journal de la première à la dernière page. La politique internationale m'intéressait particulièrement* », raconte celui qui, en 2022, tient toujours un quotidien entre ses mains, dans les rues animées de San Sebastián. Lui aussi s'imprègne de la culture basque progressivement, et de façon autonome. Et lui aussi suit ses propres envies. Alors que son père l'inscrit en école de commerce, il abandonne les études et préfère s'instruire à travers ses lectures personnelles. Il s'essaie à la danse basque à dix-huit ans. Ça lui plaît. D'autant qu'au sein du groupe Goizaldi, il tombe amoureux de Marian Arregi, une accordéoniste qui deviendra sa femme et son binôme professionnel. Urbeltz va très vite chercher à comprendre ce que disent



Philippe Oyhamburu, cent un ans.

les danses traditionnelles du peuple basque. Mais il y a du travail ! Chaque province ayant ses propres danses, on en dénombre des centaines, souvent bien éloignées de l'image réductrice de jeunes bondissants en cercle, béret sur la tête et vêtus de rouge et blanc. La plupart sont liées à la religion, au monde paysan ou à des métiers ancestraux, comme *Zapatain dantza* [ndlr : danse du cordonnier].

Réinventer les traditions

Dans les années 1960, le couple Urbeltz va enquêter de village en village sur ces danses. Lui récolte les pas et l'histoire, elle, les musiques. À eux deux, ils font resurgir plus de sept cents danses et mélodies au Pays basque. Recenser ce folklore permet au chercheur d'en étudier les symboles. Il y consacrera sa vie. Son appartement en atteste : des piles de livres annotés et surlignés de



couleurs fluo s'élèvent dans toutes les pièces. « Je dois avoir plus de trois mille ouvrages chez moi », estime l'anthropologue, les yeux pétillants. Sur les étagères, les œuvres complètes du psychanalyste Jung côtoient des bouquins sur les insectes, des livres sur les fées et des dictionnaires de langue grecque « dont je ne suis pas sûr qu'on en trouve encore des exemplaires en Grèce », rigole le lecteur insatiable. Métaphysique, philosophie, histoire des religions... autant de domaines dans lesquels pioche Urbeltz pour édifier ses théories, et ainsi offrir un nouvel éclairage sur les danses basques. Un exemple : *Ezpata-dantzak* [ndlr : danses des épées], souvent présentées comme des danses guerrières, seraient plutôt des rites de conjuration contre les taons, ces grosses mouches qui vrombissent dans les vallées. « *Ezpata signifie à la fois "épée" et "taon", en basque* », détaille le pédagogue. Les épées, plus que des armes, représenteraient les dards des insectes. Quant à la mélodie et la chorégraphie, elles rappelleraient leur vol.

Pendant qu'Urbeltz arpente le Pays basque, Oyhamburu est, lui, à l'autre bout du monde. Avec les ballets et chœurs Etorki, qu'il dirige de 1954 à 1984, il exporte la culture basque. « *Nous avons dansé en Afrique du Sud durant l'Apartheid, en Iran, et même en Bolivie, à quatre mille mètres d'altitude, avec de l'oxygène dans les coulissses!* », témoigne Jakesa Artola Naudet. La danseuse avait dix-neuf ans quand elle a rejoint la joyeuse troupe d'Oyhamburu. À l'époque, intégrer des jeunes femmes dans certaines danses traditionnelles était audacieux. Alors, les faire jouer dans des théâtres internationaux et les rémunérer, quelle folie ! Mais le bohème Oyhamburu est déterminé à renouveler le patrimoine basque pour en partager la beauté. Urbeltz n'est pas en reste. Une fois le folklore sauvé de l'oubli, la compagnie qu'il dirige, Argia, le remet sur scène dans ses propres ballets. Certains Basques croient encore que l'*Axuri Beltza* est une danse ancestrale. Mais ce sont les époux Urbeltz qui, il y a cinquante ans, lui ont redonné vie.

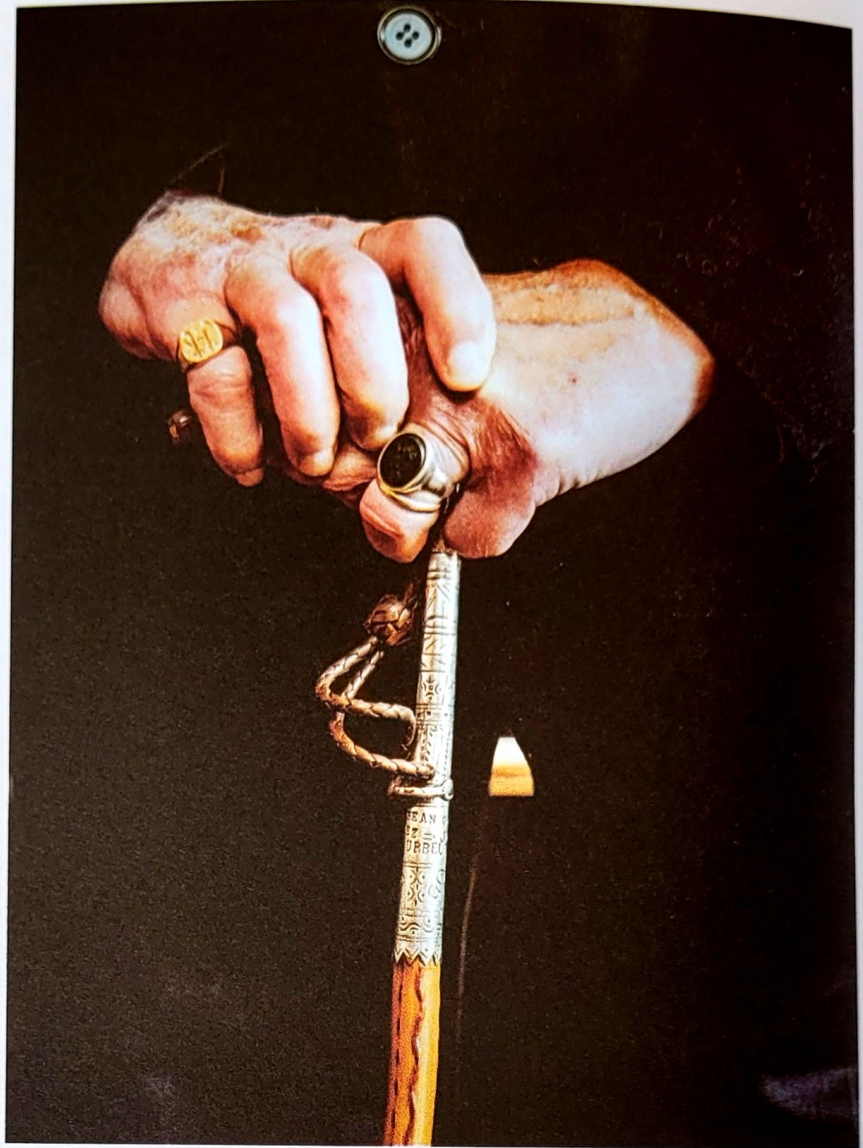
Faire danser les Basques

Oyhamburu et Urbeltz ont participé à faire de la danse basque un art du spectacle et de la scène, alors que c'est à l'origine une danse rituelle, interprétée sur les places de villages. « *Avant les années 1970, les gens ne dansaient plus dans les villages du Pays basque nord, éclaire l'anthropologue Thierry Truffaut. Ils proposaient seulement quelques danses durant l'été, pour les touristes.*

Le travail a été long pour faire en sorte que les Basques dansent à nouveau pour eux. » Entre les années 1970 et 1990, l'action commune des deux rivaux et d'autres chorégraphes comme Jean Nesprias, Koldo Zabala ou Betti Betelu amorce un renouveau de la danse, qui surgit dans les terres et dans les théâtres. Claude Iruretagoyena, l'ancien élève d'Urbeltz, confirme : « *Avec leurs spectacles, ils ont fait rêver le monde entier et les gens d'ici ! Ils ont prouvé aux jeunes Basques qu'ils n'avaient pas à rougir de leurs traditions.* »

Ça n'a pas été sans mal. Leur discussion bien entamée, les maîtres de danse se remémorent les difficultés rencontrées durant leur carrière. « *Comment être fidèle aux traditions tout en étant créateur ? Ça, c'est compliqué* », reconnaît Oyhamburu. Autre obstacle : le contexte politique. Car sur ce point au moins, les deux sont d'accord : la danse, c'est de la politique ! « *Une fois au pouvoir, Franco a interdit les formes d'expression de notre culture. Pendant des années, il a été très difficile de proposer des danses traditionnelles en Pays basque sud* », témoigne Urbeltz. « *Effectivement, nous avons été interdits de danser par le gouvernement espagnol. Nous avons aussi dû annuler une tournée en Amérique du Nord, parce que des Biarrots nous avaient présentés comme des communistes!*, s'indigne Oyhamburu. *Et puis, il y a eu des problèmes économiques, car je voulais une troupe professionnelle, et on ne gagnait pas toujours assez pour se maintenir* », regrette le créateur. Son voisin comprend : « *Nous avons dû nous débrouiller seuls, sans aide, lorsque nous avons entamé notre collecte du folklore local.* » Eux, qui ont voué leur existence à la danse basque, ne comprennent pas qu'elle ne soit pas davantage soutenue par les autorités locales : « *Pourquoi ne pas faire ce qu'ont fait les Géorgiens, les Mexicains ou les Russes : créer une compagnie de danse nationale pour montrer de quoi sont capables les Basques dans le monde entier*, déplore Oyhamburu. *Il y a pourtant de l'argent pour le faire. Et il faudrait nommer Urbeltz directeur!* », suggère-t-il en agitant les bras, sous les rires de son interlocuteur. Poupou s'emporte : « *Nos danses devraient être aussi connues que le flamenco ! En plus, elles rassemblent tout un peuple. J'ai fait danser et chanter des jeunes des sept provinces du Pays basque. Dans les années 1940 et 1950, la plupart des danseurs qui venaient du sud ne parlaient pas basque, mais après quelques mois dans les troupes, ils le maîtrisaient ! Et puis, il existait une grande fraternité entre nous. Le nationalisme basque n'était pas qu'une idée, c'était une réalité.* »

→ Le makila, qui signifie « bâton » en euskara, était utilisé au moins depuis le début du XIX^e siècle par les Basques, et notamment ceux de la province du Labourd. À une époque où les moyens de transport étaient peu développés et les chemins pas toujours sûrs, cette canne dont le bois dissimule une pointe en acier était à la fois une aide à la marche et une arme permettant d'intimider ou de se défendre en cas de mauvaise rencontre.



Dans leurs pas

Les deux hommes espèrent que les futures générations poursuivront le travail qu'ils ont initié : « *La danse basque a un grand avenir, estime Oyhamburu. Il existe des danseurs formidables, aujourd'hui. Et j'admire le travail de chorégraphes comme Mizel Théret. Mais j'attends des ballets inventifs, qui mettent en scène notre histoire basque : Roncevaux ou les guerres carlistes, par exemple.* » Si l'ardent centenaire ne peut plus danser, Urbeltz continue de diriger des spectacles et de partager son savoir. Leur héritage est visible dans les créations actuelles. Au sein de la compagnie biarrote Maritzuli, dirigée par Claude Iruretagoyena, les chorégraphies et les quelque neuf cents costumes confectionnés à la main rendent hommage au riche patrimoine basque. « *À chaque fois que je croise Urbeltz, je le remercie* », confie le costumier. Jakesa Artola Nodet,

qui chante encore dans des chorales basques, est aussi reconnaissante envers son maître de danse : « *Enfant, je me rêvais danseuse. Grâce à Oyhamburu, j'ai pu monter sur scène. Il m'a permis de me réaliser dans ce qui m'anime depuis toujours : la danse et le chant.* » Et des collectifs de danses et musiques basques plus contemporains, comme Bilaka, à Bayonne, mêlent à leur tour tradition et création sur scène.

Après deux heures d'échange passionné, Urbeltz expose des théories complexes sur la symbolique du vin et du moustique, qui laissent son interlocuteur perplexe : « *Là, il part très loin!* », commente Oyhamburu, amusé. Et, une fois de retour parmi ses livres, à San Sebastián, Urbeltz conclut les yeux rieurs : « *C'était bien, ce dialogue. Mais moi, ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les ballets, ce sont les symboles.* » Réconciliés, c'est sûr. Du même avis, jamais! ■

